

Témoignage d'un « Poilu » canadien-français

MICHEL LITALIEN, *Honoré Légaré ; ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu 1914-1916*, Montréal, Athéna Éditions, 2013, 258 pages

Pierre Vennat

Volume 7, numéro 3, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vennat, P. (2013). Compte rendu de [Témoignage d'un « Poilu » canadien-français / MICHEL LITALIEN, *Honoré Légaré ; ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu 1914-1916*, Montréal, Athéna Éditions, 2013, 258 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(3), 32–34.

TÉMOIGNAGE D'UN «POILU» CANADIEN-FRANÇAIS

Pierre Vennat

MICHEL LITALIEN

HONORÉ LÉGARÉ ; CE QUE J'AI VU, CE QUE J'AI VÉCU 1914-1916

Montréal, Athéna Éditions, 2013,
258 pages

Le 6 juin 1944 marquera le 70^e anniversaire du « Jour J », également connu sous le nom du « Jour le plus long » et du début de la campagne de Normandie. On en a beaucoup parlé et on en parlera encore beaucoup. Mais il ne faudrait pas oublier que le 1^{er} août 1914 marquera aussi le début de la Première Guerre mondiale, cet affreux carnage que l'on commémore le jour du Souvenir, en tâchant de se rappeler que le 11 novembre 1918, lorsque les canons s'arrêtèrent enfin, des millions de gens à travers le monde avaient presque hurlé ce vœu, malheureusement demeuré utopique : « Plus jamais la guerre! ».

On estime à 60 millions le nombre de soldats qui y prirent part. Elle fit plus de neuf millions de morts et plus de 20 millions de blessés. Et que dire du nombre de veuves et d'orphelins ? L'impact sur la société canadienne fut considérable. Environ 619 000 Canadiens servirent dans le Corps expéditionnaire canadien (CEC). En d'autres mots, 7 % de la population canadienne (alors évaluée à 8 millions d'habitants) a porté l'uniforme durant cette période. De ce nombre, 66 655 militaires furent tués et 172 950 blessés. On a beaucoup écrit sur la Crise de la conscription et du refus des nôtres d'être embrigadés de force dans cette guerre. Mais on oublie trop facilement que quelque 35 000 Canadiens français, la plupart au sein du « 22^e Bataillon canadien-français » et des nombreux bataillons qui furent créés pour lui servir de renforts ont participé, comme volontaires, au conflit.

Des centaines d'ouvrages racontent cette guerre et des dizaines d'autres paraîtront pour souligner l'anniversaire. Si la plupart de ces livres portent sur la stratégie, les grands chefs, le récit des batailles, on retrouve peu de récits sur le vécu des hommes dans les tranchées.

Malheureusement, la plupart d'entre eux se sont faits discrets et n'ont pas laissé de témoignages publiés. Que sait-on de ces combattants ? Comment ont-ils vécu leur guerre ? Comment l'ont-ils racontée à leurs proches ? En Europe et au Canada anglais, un certain nombre d'ouvrages portent sur leur vécu. Des êtres humains qu'on a tendance à oublier.

Au Québec, ces récits sont plus rares. Non pas tant à cause de l'analphabétisme préten-

Bien sûr, les vétérans de 1914, comme ceux de toutes les guerres, ne sont souvent bavards qu'entre eux, estimant que seuls ceux qui ont vécu semblables expériences peuvent les comprendre.

De 1919 jusqu'à tout récemment, seule une poignée de témoignages de « poilus québécois » ont été publiés. Cette rareté de sources premières a certes privé les historiens et les férus d'histoire d'une meilleure compréhension de l'expérience de guerre de ces aïeux. Pourtant, pour qui se donne la peine de faire des recherches dans les archives se convainc facilement que ces témoignages de vétérans francophones existent.

J'avais moi-même déblayé le terrain dans les deux tomes de mes « Poilus » québécois de 1914-1918, publiés aux Éditions du Méridien à la fin des années 1990. Michel Litalien, historien chevronné, actuellement directeur de tous les musées militaires canadiens à la Direction histoire et patrimoine du ministère de la Défense nationale à Ottawa, a fait beaucoup mieux.

Depuis quelques années, il s'efforce de trouver et d'éditer les journaux personnels et la correspondance de ces militaires de chez nous, que l'on trouve quelques fois dans des archives familiales et que les éditeurs jusqu'ici n'avaient jamais pris le risque financier de publier jusqu'à ce qu'Andrée Laprise décide de le faire avec sa maison Athéna Éditions et de devenir la principale promotrice de l'histoire militaire au Québec.

Après la mort des derniers « Poilus », au début du XXI^e siècle, on aurait pu croire qu'il deviendrait impossible de recueillir des témoignages, et pourtant il en reste encore de nombreux inédits. Conscients qu'ils vivaient des expériences hors du commun, plusieurs soldats n'hésitèrent pas à immortaliser leurs impressions. Ils griffonnèrent la description d'une attaque, les chocs qui les avaient affectés ou parfois les bons et les moins bons moments vécus lors d'une permission à Paris ou à Londres. On y allait souvent de ses réflexions et de ses critiques. Au repos comme à la tranchée, le combattant passait beaucoup de temps à écrire.

Le style était souvent télégraphique, noté dans un carnet, ou, si le temps le permettait, on rédigeait un journal plus élaboré. Plusieurs ont ensuite compilé et édité pour leurs proches les bouts de papier annotés accumulés ou ont retranscrit leur carnet ou journal. En général, ces textes n'étaient pas destinés à la publication, d'où la sincérité des commentaires et des réflexions.

Toutefois le combattant s'exprimait le plus souvent par le biais des lettres et cherchait d'abord à prendre ou à donner des nouvelles,



peu importe le support : de la feuille lignée au papier à lettre, en passant par le papier à entête régimentaire, d'hôtel ou d'association. Le Young Men Christian Association (YMCA), par exemple, fournissait aux soldats canadiens papier et crayons.

Enfin, il y avait la carte postale. Régimentaire ou patriotique, romantique ou humoristique, la carte postale a connu ses heures de gloire, voire son apogée, au cours de la Première Guerre mondiale. La carte postale réussissait souvent, par l'image, à exprimer ce que le soldat n'arrivait pas à décrire, par exemple en montrant des villes et des églises dévastées.

Si la scolarité du soldat francophone pouvait être sommaire, on ne peut en conclure qu'il n'écrivait pas à ses proches ! Le combattant canadien-français avait autant besoin de se confier à sa famille et à ses proches que son homologue canadien-anglais. En principe, on peut présumer sans l'ombre d'un doute que tous les soldats francophones ont écrit à leur famille, de façon régulière. Il en est de même pour les illettrés qui faisaient alors appel à des camarades.

En plus de son livre sur la campagne du Nord-Ouest de 1885 et de quelques histoires régimentaires, Michel Litalien avait déjà, sur les « Poilus » québécois de 1914-1918, publié dans *La Tourmente : deux hôpitaux canadiens-français dans la France en guerre (1915-1919)*. Puis, il avait enchaîné avec : *Écrire sa guerre : témoignages de soldats canadiens-français 1914-1919*. Par la suite, avec des photos trouvées par Stéphane Thibault, autre passionné d'histoire militaire, il lançait un magnifique album intitulé *Les tranchées. Le quotidien de la guerre 1914-1918*. Avant d'éditer un premier journal de guerre qu'il avait retrouvé : *Mon journal France-Belgique (1915-1916)* de C. U. Francoeur, ancien officier du « 22^e Bataillon canadien-français ».

En avril 2013, Litalien récidive en publiant le journal d'un autre ex-officier, Honoré-Édouard Légaré, héros de Courcellette où il s'était mérité la Croix militaire (M.C.), inti-

LA GUERRE DE LA CONQUÊTE REVISITÉE

Charles-Philippe Courtois

LAURENT VEYSSIÈRE ET
BERTRAND FONCK (DIR.)
**LA GUERRE DE SEPT ANS EN
NOUVELLE-FRANCE**

Québec et Paris, Septentrion et
Presses universitaires de Paris-
Sorbonne, 2012, 360 pages

Il faut signaler la parution en 2012 d'un ouvrage en langue française fort intéressant sur la guerre de la Conquête. Dirigé par un archiviste, L. Veyssière, et un conservateur, B. Fonck, tous deux du ministère français de la Défense, ce volume rassemble des contributions d'experts français et québécois, mais aussi anglo-saxons, de la guerre de Sept Ans. On y retrouve plusieurs auteurs de renom ainsi que de jeunes auteurs de thèses spécialisées; beaucoup de documents d'archives et de mémoires sont cités comme fondement des études. On déprécie souvent les ouvrages collectifs en soulignant que les contributions rassemblées ne sont pas toujours de qualité égale. Mais on néglige fréquemment de rappeler que l'intérêt d'un collectif est significatif lorsqu'il rassemble les contributions de plusieurs spécialistes d'un même sujet, comme c'est le cas ici.

Le lecteur passionné de la guerre de Sept Ans y trouvera son compte. Il faut souligner le fait que le livre est richement illustré, avec plus d'une trentaine de planches reproduisant en couleurs des cartes, plans, documents d'archive et imprimés de premier intérêt. Citons à titre d'exemple une carte du Canada de 1753, un magnifique plan de Louisbourg, la première page manuscrite de la Relation de la prise du fort de Chouaguen (1756), la première page de la version imprimée de la déclaration de guerre de la France au Royaume-Uni, le 9 juin 1756.

Une remarque de détail cependant sur la carte placée en début de volume: on ne sait pourquoi, la mode ces dernières années dans les ouvrages de langue française semble être de présenter les empires coloniaux français et britannique d'Amérique du Nord au déclenchement du conflit en donnant l'ascendant aux prétentions anglaises sur les françaises. Il serait plus pertinent, sans doute, de marquer les contrôles effectifs sur le terrain. On éviterait des incongruités comme celle de la présentation du territoire de toutes les provinces maritimes actuelles comme du territoire contesté, jusques et y compris l'île royale et Louisbourg (qu'on oublie d'ailleurs d'indiquer sur la carte), comme c'est le cas ici. En somme, mieux vaudrait indiquer que la Grande-Bretagne contrôle la péninsule de la Nouvelle-Écosse et la France occupe les

autres régions (Nouveau-Brunswick, Île du Prince-Édouard et Île du Cap-Breton actuels).

Chaque contribution du recueil aborde un aspect intéressant du conflit et de son théâtre nord-américain. Nous ne pouvons résumer ici le contenu de chacune des dix-huit contributions du livre divisé en trois parties. La première est centrée sur les débats historiographiques, la deuxième sur les «stratégies et expériences de la guerre» et la troisième sur les combattants. Dans cette dernière partie, Peter MacLeod se penche sur les Amérindiens, Nicholas Westbrook sur l'exemple d'une levée coloniale pour envahir le Canada, celle du Connecticut, René Chartrand sur la milice canadienne. Chartrand montre de façon détaillée l'importance exceptionnelle de l'effort de guerre canadien en comparant le ratio de mobilisés par rapport à la population au Canada et parmi les puissances européennes impliquées.

En première partie, Jean-Pierre Poussou (Université de Paris-Sorbonne) se livre à une analyse récapitulative des rôles de Montcalm et de Wolfe, qu'il intitule «bref essai d'historiographie apaisée».

Si on peut prévoir que son espoir de mettre un terme au débat sera déçu, reste que la discussion est fort intéressante et s'efforce en effet d'être équilibrée et nuancée

En deuxième partie, certains théâtres oubliés sont abordés comme celui du gouvernement de la Louisiane, dont relève une partie des forts des pays d'en haut, par Arnaud Balvay. Sa contribution, qui suit de près le gouverneur Kerlérec, est intéressante même si elle aurait gagné à placer le contenu de sa conclusion, que tout le monde connaît, c'est-à-dire que la Louisiane est essentiellement demeurée à l'écart, en introduction de façon à pousser plus loin l'analyse et le questionnement que nourrissent les faits relatés et les archives dépouillées.

En première partie, Jean-Pierre Poussou (Université de Paris-Sorbonne) se livre à une analyse récapitulative des rôles de Montcalm et de Wolfe, qu'il intitule «bref essai d'historiographie apaisée». Si on peut prévoir que son espoir de mettre un terme au débat sera déçu, reste que la discussion est fort intéressante et s'efforce en effet d'être équilibrée et nuancée. Ainsi, Poussou rappelle que la France n'a, en effet, pas investi un effort colossal comme la Grande-Bretagne en Amérique du Nord mais que le résultat



de la bataille des Plaines et de la reddition de Québec en 1759 n'est pas influencé par le nombre de troupes dont disposait Montcalm. Au contraire, Poussou, tout en rappelant les mérites démontrés par Montcalm dans la défense du Canada et dans plusieurs victoires offensives, insiste sur l'importance de l'erreur de Montcalm, dans sa précipitation le matin du 13 septembre 1759. Il remarque ainsi que ce n'est pas le temps de réaction de Bougainville qui est à blâmer mais que c'était à Montcalm de l'attendre. Il aborde aussi le négativisme de Montcalm, qui confine au défaitisme reconnaît-il et a aggravé la situation (notamment en décourageant Versailles). Poussou le blâme plus encore pour son rapport avec le gouverneur et sa propension à créer ou accroître considérablement les divisions, non seulement avec Vaudreuil, mais entre officiers métropolitains et canadiens, avec l'intendance, etc. Au final, il souligne l'importance des erreurs de Montcalm mais aussi du gouverneur de Québec, Ramezay, dans l'issue du conflit, puisque Ramezay a lui aussi précipité les choses en livrant la ville aux Britanniques le 18 septembre, sans combat, alors même que Lévis était presque à ses portes pour ravitailler la ville. La chute de Québec, que Montcalm avait pour mission de tenir jusqu'à la paix, aura été lourde de conséquence et fit de l'opération d'invasion britannique, très coûteuse et risquée, un succès.

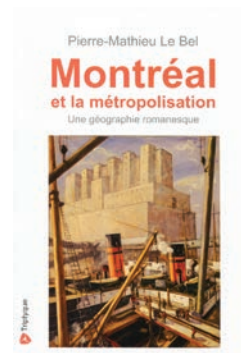
L'importance de la diplomatie dans l'issue du conflit n'est pourtant pas oubliée: l'étude de François Ternat (Université de Rouen) est consacrée au traité de Paris. Ternat rappelle que la France continuait de réclamer et d'espérer la restitution du Canada jusqu'en 1761, date à laquelle on peut déceler une rupture dans la démarche de Choiseul qui se résigne à ne plus lutter que pour conserver l'accès à la morue de Terre-Neuve et récupérer les îles à sucre. Il développe d'abord une stratégie pour sortir le trop intransigent William Pitt des négociations. Il faut noter qu'à ce

PIERRE-MATHIEU LABEL
MONTRÉAL ET LA MÉTROPOLISATION.
UNE GÉOGRAPHIE ROMANESQUE

Triptyque, Montréal, 2012, 215 pages

À prime abord l'ouvrage semblera un brin aride et académique pour la moyenne des lecteurs. Lorsque ces lecteurs apprendront qu'il s'agit d'une thèse de doctorat présentée en 2009 à l'Université d'Ottawa, ils comprendront l'aspect un tantinet rébarbatif de l'essai. Néanmoins, les gens qui s'intéressent à la «géographie romanesque» pourraient être séduits par le travail de Pierre-Mathieu Lebel. L'ouvrage traite de la métropolisation de Montréal et de l'apport du roman à ce processus. Il cherche à savoir «comment la métropolisation est exprimée dans le roman québécois contemporain et comment cette expression littéraire permet d'en explorer les multiples significations sociales et culturelles».

Plus clairement, il veut voir ce que les romans des années 2000 disent de Montréal et comment ils permettent de comprendre l'émergence d'une conscience métropolitaine montréalaise. Pour ce faire il



fusionne géographie et littérature romanesque. Le concept de métropolisation occupe bien sur une place centrale dans le travail de Lebel. Dans son sens le plus simple ce concept désigne le processus par lequel se fait une métropole. On touche les dimensions spatiale et démographique, mais l'auteur parle aussi de «superposition d'échelles où s'inscrivent des relations sociales, économiques et culturelles». C'est à travers la lecture de 58 romans contemporains que l'auteur a cherché à cerner l'émergence de cette conscience montréalaise; démarche évidemment très romanesque dans laquelle l'imaginaire occupe une grande place.

D. G.

TÉMOIGNAGE D'UN
«POILU» CANADIEN-FRANÇAIS
 suite de la page 32



tulé: *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu 1914-1916*. Une fois la Première Guerre terminée, Légaré avait dactylographié son journal à l'intention de ses fils, mais sans intention de le voir publier. Légaré ne le voulait pas, car on y retrouve les noms de plusieurs de ses frères d'armes ainsi que quelques anecdotes sur ces derniers que Légaré ne voulait pas gêner ni fâcher.

Mais près de 70 ans ont passé et Litalien a facilement convaincu les fils Légaré de publier le témoignage de leur père. Témoignage rédigé dans un style que l'on retrouve très rarement chez les combattants auteurs. Légaré y raconte sa guerre avec beaucoup d'humour, une pointe de sarcasme et une bonne dose d'autodérision! Même durant les moments les plus difficiles, il semble prendre l'épreuve de la guerre avec philosophie.

Certains connaisseurs en histoire militaire pourront être tentés de reprocher à Légaré l'inexactitude de certaines des dates inscrites dans son journal. En effet, Michel Litalien s'en est rendu compte en comparant ces dates avec celles du journal de guerre officiel du 22^e Bataillon d'infanterie (canadien-français) auquel il appartenait, certains écarts. Mais, selon Litalien, cela peut s'expliquer aisément. Dans les moments les plus intenses de sa vie de tranchée, Légaré n'avait pas toujours le temps ou l'intérêt de tenir rigoureusement son carnet. Lors de la réécriture de son journal, après la guerre, il a dû recourir, plusieurs années après les événements, à sa mémoire. D'où certaines erreurs. Mais les événements (attaques, bombardements, etc.) qu'il relate sont bien réels et exacts. Quant à ses impressions et à ses émotions, personne ne peut les mettre en doute. C'est ce qu'il a vu et vécu et c'est ce qu'il a bien voulu exprimer et partager.

Faut-il prendre à la lettre tous les propos des combattants? Laissons la réponse à Litalien: «Aussi inestimables soient-ils, l'historien doit consulter avec prudence les témoignages écrits en vue de leur utilisation et faire preuve de discernement.»

Cette précaution prise, le lecteur en apprendra beaucoup en lisant non seulement le journal de Légaré, mais tous les récits du genre écrits sur le vif par des combattants. ❖

LA GUERRE DE CONQUÊTE
REVISITÉE
 suite de la page 33



stade, les pertes coloniales de la France sur tous les fronts (Asie, Afrique, Amérique du Nord, Caraïbes) sont trop nombreuses et qu'elle manque désormais par trop de monnaies d'échange, la prise de Belle Ile par les Britanniques neutralisant même la valeur de Minorque. Or, on peut en conclure que ce n'est même pas seulement les combats navals qui réglèrent le sort des colonies. En effet, c'est la conquête du Hanovre qui devait obliger Londres à négocier la restitution de colonies, dont le Canada, mais à partir de 1761, la France recule définitivement en Allemagne. Après la signature du traité de paix, Choiseul consacra tous ses efforts à rétablir un certain équilibre dans le commerce colonial européen pour gruger l'hégémonie anglaise. Dans cette configuration, le Canada et la Louisiane sont oubliés par les ministres, bien que des plans de reconquête circulent encore.

Pour ne citer qu'une partie des autres études afin de donner des indications du contenu d'ensemble, Frédéric Guelton nous replace dans le contexte de la situation et des choix de la métropole durant cette guerre, en particulier sa difficulté, qui n'est pas neuve, à ne pas privilégier exagérément les fronts terrestres sur les maritimes, quand la Grande-Bretagne mise sur la mer pour assurer sa suprématie. Olivier Chaline (Université de Paris-Sorbonne) se penche plus particulièrement sur l'effort et les stratégies navals français et britanniques. Marcel Fournier, responsable d'un ouvrage remarquable et novateur sur les soldats de la France en Amérique durant le conflit, présente ici ces données en fonction de l'origine des soldats, province par province. Rénald Lessard se penche sur la création et la composition du corps particulier des Volontaires-Étrangers envoyé en renfort en 1757.

Au total il s'agit donc d'une contribution remarquable à l'historiographie de la guerre de la Conquête, phénomène trop rare ces dernières années, du moins en langue française. ❖